

Un centenaire  
n'est pas un  
enterrement  
c'est une renaissance

M<sup>me</sup> LALIGUE (ŒUVRES)

# Beauregard. 66

Journal paraissant environ 5 fois par siècle pendant 5 jours de suite  
(et au moins une fois par jour)

Je ne suis pas  
celle que  
vous croyiez...

M<sup>me</sup> LALIGUE - 100 ANS

N° 4 - 13 JUILLET 1966

## L'AUTRE JEUNESSE

Albert Camus se refusait à considérer la jeunesse comme une entité sociale : à ses yeux, elle s'inscrivait mal dans un calendrier, dans des tranches annuelles. La France, à l'époque où Camus écrivait cela, était « un pays de vieux ». C'était peu après la guerre : la moyenne des Français dépassait la quarantaine.

Il aura fallu vingt ans pour que la France devienne « un pays de jeunes », et pour que cette notion de jeunesse prenne dans l'esprit public une importance énorme. Aujourd'hui, la France est un pays de jeunes, mais, comme l'écrivait Camus, ces jeunes représentent-ils une entité sociale ?

Beauregard pourrait laisser quelques doutes sur la valeur de cette question.

En effet, les jeunes réunis au Rassemblement ont donné l'impression qu'effectivement la jeunesse était une entité sociale qui s'inscrivait dans un calendrier : en 1966, les publicistes se sont bien aperçus de cette évidence, qui ont tablé sur un public nouveau à des fins commerciales. Ils ont façonné une curieuse image de la jeunesse, l'ont démultipliée, lui ont donné d'étranges coiffures et l'ont fait bizarrement crier.

A Beauregard, on s'est aperçu de la fausseté du portrait.

Nous n'y avons pas rencontré une jeunesse spectaculaire, ni une jeunesse pour affiches, ni une jeunesse en uniforme, ni une jeunesse en proie aux modes. Cela ne veut pas dire que nous ayons découvert une jeunesse qui s'endort sagement. Les choses étant ce qu'elles sont, il ne fallait pas espérer que ce rassemblement se déroulait dans un climat d'idéale innocence.

Ce qui nous a frappé, dans cette jeunesse, c'est justement son caractère humain, et non spécifiquement et bêtement « jeune ». Elle a conscience de son rôle, un rôle qui n'a rien à voir avec l'âge. Qu'elle soit venue sans souci de la moindre unité vestimentaire, de la moindre frénésie collective, de la moindre tendance à quelque rigueur stupide est significatif d'un état d'esprit dont le souci d'indépendance est le principal attrait.

Jacques MOURGEON.

# C'EST LA VEILLE DU GRAND SOIR

Dirait-on que ce bonze en blouson est Haroun Tazieff, le célèbre volcanologue ? Il est venu sur l'herbe fraîche de Beauregard évoquer les brûlants cratères.



- **Ce soir, veillées** et répétitions du "boum" final ! On sera plus de 300 sur le plateau, on criera "vive la liberté" et on se quittera en frères. Rendez-vous au prochain centenaire !

- **Demain après-midi**, cherchez bien Joris Ivens, il revient du Vietnam avec un film :  
"Le ciel, la terre".

## LE FEU AUX JEUNES POUDRES.....!!

Hier au soir, les foulomètres les plus puissants ont été détraqués par les chants et clameurs des 1.500 Beauregardiens. Danses et chansons se sont suivies sous le ciel rayé de moustiques. Quant à Claude Vinci, il a drainé cet enthousiasme à la conquête de Jean Ferrat, Eluard et Aragon.



## UN UNIVERS A FACETTES

Beauregard est au milieu de sa course. Tout est en place. Ça ne veut pas dire que tout tourne rond, il y a une nuance, mais que chacun, passé le dépaysement du premier jour, s'est mis au travail et a pris ses quartiers. L'ampleur des effectifs rassemblés et la multiplicité des travaux entrepris ont donné au château et au parc l'aspect du microcosme. Mieux, il y a un univers derrière chaque buisson, derrière chaque porte.

Mardi a vu le sommet de ce foisonnement biologique. Un extraordinaire échantillonnage humain s'échelonnait à flanc de coteau. Sur le podium (qui n'est peut-être qu'une scène), des cadavres en short s'étaient étalés le long des degrés, d'une santé insolente, mais si convaincants par l'attitude, dans le dépouillement de la répétition théâtrale...

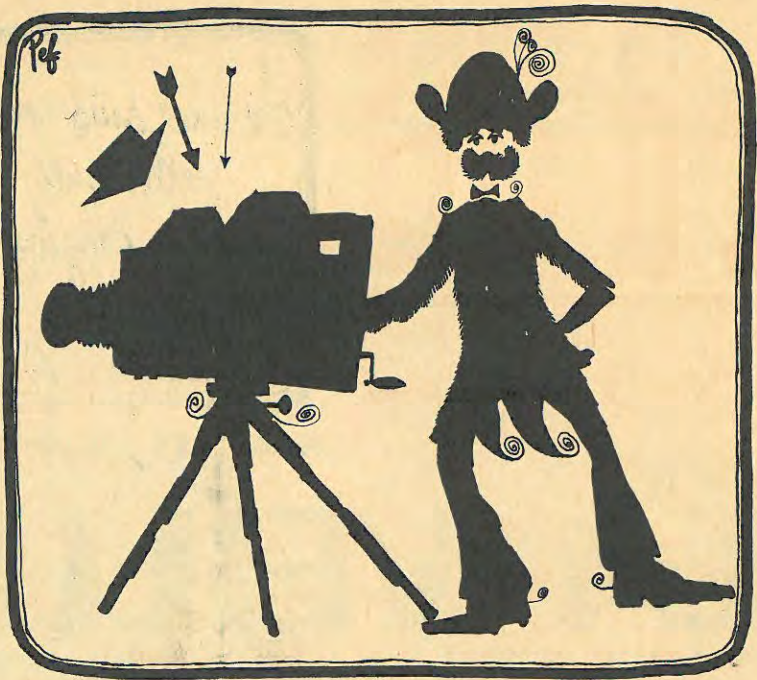
Près du potager, on entendait des propos étranges :

« Vous êtes trois personnages qui ne se connaissent pas : le marin, l'homme d'affaires, l'étranger qui ne comprend pas un mot de français. Les pépées, il y en a une qui s'est sauvée de chez elle, l'autre que sa maman a mise dans le train. » La jeune femme blonde qui anime le groupe met ses mains en porte-voix et nasille : « Le train pour Beauregard a huit jours de retard ». Et c'est le triomphe de l'imaginaire sur le réel, par la magie du mime. Le marin ploie sous son barda-fantôme et l'étranger a vraiment l'air de ne rien comprendre.

Sur la terrasse, un groupe, appartenant à une espèce oubliée : celle de l'homme-à-cravate. Vous vous souvenez ? Elle pullule au delà de Beauregard. Ces hommes-à-cravate n'étaient pas sans lien avec nous : leurs noms éclatent glorieusement au Livre d'Or de la Ligue, mais ils n'étaient pas passés par le feu purificateur du Rassemblement, ils n'avaient pas renoncé aux vêtements inutiles, ni dénoué cette cravate qui les lie au monde des apparences.

Marie-Louise HAUMONT.





## Beaugard prend image

Il eut été surprenant que dans le cadre des activités de Beaugard on n'aperçoive point quelques caméras. Le Rassemblement se devait d'avoir son film. Ce film se fabrique dans les chemins du Parc, les camps, les ateliers. Les cinéastes s'intéressent au mouvement général : on ne le remarque pas plus que les jeunes qui filment pour leur propre compte. Il y a beaucoup de cameramen amateurs à Beaugard.

Ceux de l'UFOLEIS (1) qui préparent le film officiel du Rassemblement sont, disons, du genre « amateurs éclairés ». Ils ont une idée de ce que sera le compte rendu en images du grand rendez-vous. Ce n'est pas une idée très précise. Comment en effet, fabriquer un scénario sur ce que l'on ne connaît pas encore ? Le responsable de ce film : Tourbe, reconnaît qu'il devra se laisser emporter par son sujet :

— Nous avons une matière qui s'impose trop fort pour nous servir d'un scénario. Il est certain qu'on va d'abord faire du reportage. On va filmer, filmer, puis, on verra au montage ce que ça donnera.

— Vous tournez en « sonore » ?

— Ah non, cela poserait un problème

(1) N.D.L.R. C'est-à-dire Union Française des Œuvres Laïques d'Éducation par l'Image et le Son (ouf !...)

La Rédaction de ce journal est, en gros, composée de Pierre Ferrier pour la rédaction en chef, Marie-Louise Haumont, Jacques Mourgeon, Jean Heinemann, Elie l'Ancien, pour le reste : articles, articles et billets, Geneviève Duparque pour la maquette, et Raymonde Coppin pour le Secrétariat de Rédaction.

Pierre Ferrier, on l'appelle aussi Pef. On ne peut pas dire, pendant ces cinq jours, qu'il s'est foulé à écrire : il est rédacteur en chef et la devise du chef c'est « savoir faire, faire faire, ne rien faire ». Tout juste quelques petits dessins par-ci par-là. Et s'il a été désigné « réd en chef », ce n'est pas tellement pour ses compétences, mais parce qu'il fait jeune; il fait couleur locale.

Marie-Louise Haumont, faut le dire, c'est l'élément modérateur de ce petit groupe complètement farfelu. Farfelue elle-même, mais avec réflexion. Sans avoir l'air de rien, elle se ballade « comme ça » et puis elle revient au journal avec un sujet de billet « comme ça ».

Jacques Mourgeon, lui c'est un cas à part. Un air pas plus éveillé que ça, la mèche tombante, l'œil parfois morne (sauf quand il se tape une bière). Mais ce n'est là qu'une couverture, une façade. En fait, il sait écrire n'importe quoi, ou plutôt sur tout (ce qui n'est pas pareil), et ça c'est la caractéristique d'un bon journaliste. Pour Beaugard, il a donc virevolté de la « puce » à l'interview, de la légende de photo à l'édition de fond. Jean Heinemann cultive l'humour à froid quand il n'est pas noir (l'humour, pas Heinemann). On lui doit ces aimables échos sur les coulisses de Beaugard qui sont mieux que de l'information indiscrète, mais un croquis ironique et

technique. Vous savez, nous n'avons pas les moyens de nous offrir un matériel comme celui qu'on emploie à la télévision. Ce sont les activités du Rassemblement qui conditionnent nos prises de vues. A partir des moments forts de chaque journée nous filmerons tantôt les personnalités venues s'entretenir avec les jeunes, tantôt les manifestations artistiques, présentation des spectacles, etc.

— Comptez-vous prendre des images des lieux vides qui puissent servir de charnières ?

— Oui, bien sûr. Nous mettrons de côté des plans des lieux avant leur occupation. Et nous les retrouverons plus tard, « habités », en plein travail.

— Comment pensez-vous organiser votre film ? Voulez-vous représenter une journée symbolique à Beaugard ?

— Non, nous allons essayer de faire quelque chose d'assez complet, d'assez synthétique dont, même ceux qui n'ont pas assisté au Rassemblement, pourront saisir le sens ! En somme, un reportage assez sincère. Nous essaierons également de montrer l'ampleur du domaine.

Tout compte fait nous voudrions que ceux qui sont allés à Beaugard y retrouvent les meilleures images de leur séjour et ceux qui n'ont pu y venir pensent à la prochaine rencontre.

acide des heures et des malheurs des Beaugardiens de cinq jours.

Elie l'Ancien, c'est vraiment un grand bonhomme. S'il est d'une tapageuse gentillesse pour chacun, c'est un vrai père pour Pef (mais on n'est pas jaloux). Bizarrement, si l'on considère sa haute taille, Elie s'est assimilé pendant cinq jours à un grillon. Et en dehors de ça, il n'a pas son égal pour faire les plus horribles calembours et foutre la pagaille à la rédaction au moment où l'on aurait le plus besoin de silence.

Geneviève Duparque est charmante, gaie, boute-en-train. Jusque vers 10 h du soir. Après, c'est son négatif qui apparaît. Incroyable ! Il se trouve régulièrement que sa maquette comporte un « trou » à telle page et que tel article est trop long à telle autre page. Et aussi qu'elle attend, pour « boucler », le papier dont le nonchalant Mourgeon n'a pas encore écrit la première ligne. Et « Gus » (c'est Geneviève) devient tigresse. Jusqu'à 1 h du matin où le canard est bouclé.

Raymonde Coppin et son mari Jean-lou, dit « le voueur », nous font trembler chaque jour. A 5 h du matin, en effet, ils doivent prendre la route de Paris avec toutes les maquettes destinées à l'imprimerie. Or, ils ont d'ordinaire, une propension indéfinissable à se réveiller beaucoup plus tard. Jusqu'à présent, nous n'avons pas eu de catastrophe (la preuve, vous avez eu tous vos « canards »).

De temps en temps, Liliane (qui fait office de dactylo) tape quelques lignes. Le plus clair de son activité consiste en allées-et-venues entre la rédaction et la buvette pour nous alimenter en bière. Rien que pour ça, on l'aimerait bien.

le rassemblement, nous avons noté dans un discours la phrase suivante :

« Les rêves, les pensées ne suffisent plus. Les jeunes doivent avoir la main sur la lune ».

### A CEUX QUI CROIX... ROUGE

A notre connaissance, il n'y a eu ni appendicite, ni épidémie de choléra; on ne nous a pas signalé non plus de cas de diphtérie... ni d'empoisonnement par les haricots de Soissons (et pour cause !). Mais ne croyez surtout pas que l'infirmerie de Beaugard ait chômé pour autant durant ces quelques jours. Migraines, entorses, foulures n'ont pas manqué. Non plus que les précautions curatives ou préventives contre les attaques en piqué de moustiques et autres bestioles. Sans compter les « gnons » divers, les plaies et bosses inhérentes aux multiples

# JORIS IVENS

## OU L'ENGAGEMENT LYRIQUE

La situation de Joris Ivens dans l'histoire du cinéma est unique. C'est le premier cinéaste engagé, au sens absolu du terme, et il l'est resté. Totalemment. Il a traversé le monde, sa caméra à la main, mais cette caméra faisait partie de lui-même. De tous les cinéastes solitaires, il a été le premier à exprimer des idées avec des images, et non avec des témoignages.

Le cinéma, pour lui, n'a jamais été un spectacle, ni même le véhicule de documents exceptionnels, ou plus précisément sensationnels. Ivens, c'est le cinéma-idée fait homme.

Homme de gauche, il s'est toujours livré, à travers ses films, à une réflexion sur les points forts de l'évolution sociale à travers le monde. De la Hollande, il retient les images de la lutte contre la mer et les polders. De l'Indonésie, il filme une grève, de Cuba, la révolution, du Vietnam, la guerre.

Partout où il est allé, où il ira, c'est pour découvrir à la fois les raisons du malheur et les motifs de la lutte pour l'espoir. Ses films sont ceux de la générosité, de la foi en l'avenir. Pour Ivens, ce n'est pas une formule, c'est une vérité, un credo, une raison de vivre.



### CONTACT AVEC JORIS IVENS ET JEAN-PIERRE SERGENT

Joris IVENS est hollandais. Au temps du cinéma muet, il a tourné dans son pays LE PONT et PLUIE, deux classiques des cinémathèques. Depuis, il parcourt le monde en témoin actif, et il a ramené de ses voyages quelques-uns des chefs-d'œuvre du cinéma documentaire : NOUVELLE TERRE (les travaux du Zydzzerze), INDONESIA CALLING (une grève en Indonésie), CARNET DE VOYAGE (Cuba au lendemain de la Révolution), A VALPARAISO, LE CIEL LA TERRE (Le Vietnam sous les bombes). En 40 ans de cinéma, en plus de 40 films, il a écrit 40 ans de l'histoire révolutionnaire du monde.

JEAN-PIERRE SERGENT, jeune Français ami de Joris Ivens est parti fin 1965, avec BRUNO MUEL, en Colombie. Il a réussi à rejoindre et à filmer dans la montagne, l'armée révolutionnaire. Porté disparu, puis incarcéré par les forces gouvernementales, il a réussi à ramener les éléments d'un film, RIO CHIQUITO. Il a en outre participé aux films suivants : ALGERIE ANNEE ZERO (Marceline Loridan), RENAISSANCE (Mario Ruspoli), LENINE (Robert Destanque). Il est l'auteur du commentaire du film produit par la Ligue de l'Enseignement à l'occasion de son centenaire.

activités sportives et qui nécessitent force consommation de mercurochrome (à tel point que nous regrettons de ne pouvoir passer ici — pour raisons techniques — de clichés couleurs). Tout ceci pour dire qu'à leur tour les responsables du stand Croix-Rouge méritent notre coup de chapeau. Et quel malheur qu'en raison de leur robustesse bien connue les membres de notre rédaction n'aient eu la possibilité de recourir aux services de si sympathiques hôtesses.

### DONT ACTE

Hier, au cours d'une allocution très vivement appréciée et prononcée devant de nombreuses personnalités, notre ami Paul Fahy, Secrétaire Général adjoint de la Ligue de l'Enseignement, a déclaré que les jeunes de Beaugard allaient prendre la relève des états-majors actuels.

Il n'enregistre pas une seule image qui ne soit marquée par une passion forte au service de l'homme combattant pour son devenir, même dans les conditions les plus terribles, de la guerre ou de la révolution.

Homme de gauche, Ivens, s'il est lyrique, n'est jamais démagogue. Respectant l'homme avant tout, il parvient à le toucher avec des images qu'il veut toujours belles, émouvantes, emportées par un rythme de montage constamment orienté vers une sorte de musique visuelle surgie des images elles-mêmes. Ivens, c'est l'engagement lyrique.



## Celle qui croit au Ciel

J'ai retrouvé Jean-François à l'exposition. En grande discussion avec deux filles. Le trio m'a aperçu. Me voici à nouveau interpellé. Claudine et Josette, après deux jours passés à Beaugard, se posent, me dit Jean-François, des « problèmes ». Claudine surtout. Quelques minutes de conversation, une halte aux marches du grand podium devant le château et la glace fond rapidement.

Claudine est catholique et catholique pratiquante. Elle est venue à Beaugard sollicitée par une de ses amies du club des jeunes de G., elle est venue pour savoir. Elle a 18 ans, elle est aide-comptable. Elle a voulu vivre avec des jeunes, dans un milieu « laïque », car on lui a toujours dit qu'il n'y avait pas de vraie communauté spirituelle sans esprit religieux. Elle a toujours pensé, depuis qu'elle réfléchit à ces choses là, que la laïcité, c'était « l'ignorance » de Dieu et elle ne peut pas comprendre qu'on puisse ignorer Dieu. Et cependant elle trouve à Beaugard une intensité de vie saine et optimiste, un grand désir de bonheur et de justice, une fraternité véritable qui la séduit. Qu'est-ce donc, que la laïcité ?

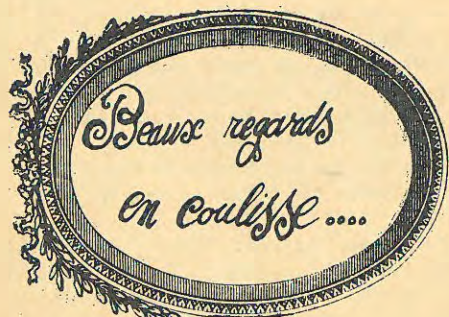
— Sans doute pas, Claudine, ce que tu as pu croire jusqu'ici. Nous n'avons pas voulu choisir les jeunes de Beaugard d'après leurs croyances ou leurs opinions. Nous ne voulons pas davantage les convertir à une croyance quelconque. Le choix religieux est pour nous une affaire strictement personnelle. Nous ne disons et ne faisons rien qui puisse détacher un jeune de sa foi religieuse s'il en a une. La laïcité, tu vois, c'est la possibilité d'une rencontre, d'un échange, d'une recherche commune. Après, grâce à nous peut-être, chacun peut choisir plus librement.

— Alors, vous n'acceptez pas que les jeunes catholiques se retrouvent entre eux ? objecte Claudine.

— Je n'ai pas dit cela. Personne d'entre nous ne le pense. Nous souhaitons seulement que tous les jeunes puissent aussi se rencontrer sans, au départ, être « triés » d'après leurs opinions. Il est absurde et dangereux d'opposer un jeune catholique à un jeune qui ne croit pas, comme on n'a pas le droit d'opposer un noir à un blanc, un « juif » à un soi-disant « aryen », un vietnamien à un occidental. Ces oppositions ont souvent fait couler le sang, elles le font couler encore. Alors que tous les hommes peuvent s'unir pour la justice sociale et pour la paix. En les « parquant » dans leur église, ou leur race, on les fait souvent se mépriser ou s'ignorer, quelquefois se haïr, alors qu'ils pourraient se comprendre, s'unir, travailler et vivre ensemble. N'est-ce pas un bel idéal ?

Claudine approuve bien volontiers. Je la laisse à ses réflexions. On répète sur le podium. J'entends la voix de Vinci qui chante « L'affiche rouge » : la pathétique dernière lettre d'un homme qui va être fusillé par les nazis et qui écrit à sa compagne : « je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand ». Nous échangeons un regard rapide avec Claudine. Il n'y a rien à ajouter...

ELIE L'ANCIEN



### PAROLES HISTORIQUES

Au cours des cérémonies organisées hier pour la réception des personnalités qui ont visité



# CLAUDE VINCI : le viet-nam c'est la balance

— Pour moi, il n'y a pas de sujet tabou dans la chanson. Je veux aborder tous les sujets : chansons d'amour, chansons d'humour, ces chansons qu'on appelle « engagées », chansons d'espoir. Le tour de chant, tel que je le conçois est monté dramatiquement, au sens étymologique du mot, c'est-à-dire : une introduction, un développement, une conclusion. C'est ce que j'ai fait au Rassemblement. Je n'ai d'ailleurs pas un tour de chant pour tel public, un tour de chant pour un autre. J'aime qu'il y ait, après, une discussion, je trouve que c'est complémentaire du tour de chant.

— Qu'est-ce que ça veut dire : parler de la chanson ?

— Je crois que, plutôt que de la chanson, on parle des chansons qu'on vient d'entendre. Mon tour de chant est assez étendu, assez général sur le plan « fond » pour servir de base à une discussion sur la chanson.

— Qu'est-ce que vous appelez le plan « fond » ?

— Pour moi, une chanson, avant tout, c'est un texte. Je veux que ce texte ait une valeur en lui-même, qui n'est pas forcément une valeur poétique, parce que je trouve qu'il y a tout de même une différence entre la poésie et la chanson. La poésie peut se permettre un certain hermétisme parce que, quand on lit un poème, on peut toujours revenir en arrière, le relire et finalement en saisir le sens même si à la première lecture on n'en a saisi que l'ambiance sans en comprendre les détails. Au contraire, une chanson, je crois, doit être comprise en trois minutes. Cela ne veut pas dire qu'il faille des textes primaires. Le mot « primaire » n'est pas du tout péjoratif, mais enfin... Je crois qu'il faut des textes qui se tiennent, mais avec une tournure « chanson ». Si j'ai choisi certains poèmes d'Eluard ou d'Aragon, c'est que je considérais que ces poèmes avaient déjà, au départ, une forme « chanson », sinon je ne les chanterais

pas. Vous voyez, voilà déjà un gros sujet de discussion : la poésie et la chanson...

## SERIEUSES ET ENGAGEES

— Croyez-vous qu'on chante plus, depuis qu'on entend tant de chansons ?

— Non, je ne crois pas... On fredonne, oui, mais je crois qu'on a toujours fredonné les succès, les airs à la mode. Ça, on n'y peut rien, c'est normal. Il y a toujours eu la mode et il y aura toujours la mode. Le problème, c'est qu'il n'y ait pas que la mode. Qu'il y ait des choses plus sérieuses, plus profondes à côté de la mode, et qu'elles ne soient pas ignorées.

— Qu'entendez-vous par choses plus « sérieuses » ?

— Pas nécessairement des chansons engagées. Il y a des chansons d'amour qui sont gnan gnan, où « amour » rime toujours avec « toujours » et la « nuit » avec « fini », et puis « Capri » ! Il y a, en revanche, des chansons d'amour dont les textes ont une valeur.

— Qu'appellez-vous une chanson « engagée » ?

— C'est une chanson qui entame des sujets à caractère collectif, plus qu'à caractère individuel.

A tel point qu'une chanson comme « La Montagne », de Jean Ferrat, par exemple, pour moi, c'est une chanson engagée. Elle pose le problème des paysans de l'Ardèche, qui vivent vraiment très pauvrement et puis qui vont s'embrigader dans la ville. On est d'accord ou on n'est pas d'accord avec les conclusions, mais le problème social est posé. Une autre chanson de Ferrat « On ne voit pas le temps passer » pose le problème de la femme au foyer qui passe sa journée entre les casseroles et la lessive. Encore une chanson engagée, puisqu'elle pose un problème collectif et un problème très important.

## IL Y EUT FRANÇOIS VILLON

— Mais la chanson engagée ne date pas d'aujourd'hui !

— Ah ça, non ! C'est ce que je dis quand on en discute. Je dis : attention, attention, la chanson engagée, on en parle aujourd'hui parce qu'il y a M. Bob Dylan qui a des supports publicitaires et qui fait gagner des millions et des millions, (ce qui ne veut pas dire que je suis contre ce qu'exprime Bob Dylan, mais enfin le phénomène Bob Dylan est un phénomène publicitaire !), mais elle existe depuis toujours. Avant Bob Dylan, il y a eu François Villon !

— Ne trouvez-vous pas que les chansons de Ferrat sont un peu abstraites ? Elles traitent d'une idée, non d'un fait précis. Ne devrait-il pas écrire une chanson sur Charonne, par exemple ? (1)

— Je ne sais pas... Oui... peut-être... A mon avis, les deux sont valables. Je crois que « Charonne » aurait dû être écrit par ce qu'on appelle les chansonniers. Eux, c'est l'actualité alors que la chanson a besoin d'un recul. Elle doit généraliser. Je crois que justement c'est une tendance française de la génération dont je fais partie — les trente ans. On avait dix ans au moment de la guerre de 39-45 sans comprendre, parce qu'à dix ans on ne comprend pas très bien. A quinze ans, on a commencé à comprendre. On a eu un peu le complexe de ne pas avoir été assez vieux pour participer à cette lutte. Et puis à vingt ans, on nous a embarqués dans la guerre d'Algérie, que nous avons tous faite à contre-cœur et qui nous a traumatisés. On se retrouve maintenant à trente ans. Il y a la guerre au Viet-Nam. A mon avis, ça nous intéresse très fortement. Cela peut être l'étincelle...

— Ce qui est assez curieux (nous quittons un peu la chanson engagée pour l'engagement sans chansons !) c'est que la guer-

(1) N.D.L.R. Au métro Charonne, à Paris, le 8 février 1962, 9 manifestants contre la guerre d'Algérie ont trouvé la mort.



re du Viet-Nam sensibilise davantage les jeunes d'aujourd'hui que la guerre d'Indochine n'a sensibilisé les jeunes de l'époque...

— Il y a tout de même eu des bagarres au moment de la guerre d'Indochine — la « nôtre »...

— Seulement au moment où il y a eu la catastrophe militaire...

— Peut-être justement parce que le Viet-Nam pourrait déclencher une guerre mondiale ? Mais peut-être, en même temps, n'avons-nous jamais été si près d'une paix universelle. Et le Viet-Nam, c'est la balance...

On ne s'étonnera pas que Beauregard ait fait une large place à la chanson, à une certaine chanson, respectable (au vrai sens du terme), humaine, reflet profond de notre époque, et non à l'autre chanson, celle qui se vend comme des savonnettes et s'exploite comme un produit de consommation. Après Jean Ferrat, auquel un groupe de jeunes consacra une veillée, voici deux entretiens : l'un avec Claude Vinci, l'autre avec un des membres de « Chanson d'aujourd'hui ». Vous les avez entendus hier soir. Ce qu'ils pensent de la chanson, ce qu'ils font et comment ils le font, ils vous le disent ici.

## chanson d'aujourd'hui

— Nous allions avec un camarade chez René-Louis Lafforgue prendre des cours de chant. Après ces cours, nous allions boire un pot. On discutait, on disait : la chanson, les cabarets, les tournées, c'est bien beau, mais pourquoi ne travaillerions-nous pas en commun, pourquoi ne monterions-nous pas une troupe ?

Tout cela était encore vague. Nous avons ensuite rencontré une fille, puis Alain et Jacques au cours d'une « télévision ». Puis, nous avons participé au « Relais de la Chanson Française », où nous avons rencontré une autre fille. Notre troupe prenait forme. C'était l'année dernière.

A la rentrée, nous nous sommes débrouillés pour trouver trois musiciens : un contrebassiste, un pianiste et un batteur. On ne peut toujours chanter uniquement accompagnés par une guitare. Voilà, en gros, comment s'est constitué notre groupe.

— Quels sont les motifs profonds qui vous ont poussés à travailler ensemble ? Car vous n'êtes pas un groupe vocal, on l'a vu hier soir, mais une troupe de chanteurs où chacun a son répertoire.

— Tout d'abord, nous avons les mêmes idées sur la chanson. On ne peut dire qu'on a les mêmes goûts, mais nous voulons avant tout rester authentiques et sincères, refuser les procédés commerciaux qui ont, certes, leur efficacité. Vous avez vu et entendu : nous chantons ce que nous écrivons nous-mêmes. Mais nous ne nions pas que nous avons des exemples : Brel, Brassens, Ferré, Ferrat, Jacques Douai.

— Ce sont tous de grands chanteurs, mais tout de même assez opposés dans l'inspi-

ration et dans le style. Ils ne sont de la même famille qu'en apparence.

— Ce qui les réunit, c'est la qualité, la forte personnalité de chacun. Ce qui nous touche, c'est leur souci de faire œuvre d'art. Certaines chansons de Brel ou de Brassens sont de véritables pièces de théâtre, des drames. C'est à quoi nous sommes tous sensibles. Et comme chacun de nous compose ses chansons et les chante, il a ses préférences parmi les exemples que je vous ai cités. La différence que l'on fait entre Douai et Ferrat, on peut la faire, en toute modestie, entre tel et tel d'entre nous. Cela n'empêche pas les points communs.

## NOUS AVONS TOUT MIS EN COMMUN

De plus, ce qu'il y a d'original dans notre troupe, c'est qu'en réalité, elle s'est formée uniquement pour que chacun de nous s'appuie sur les copains. Nous discutons notre travail, nous le critiquons.

Dans le domaine de la chanson, on ne peut trouver un tel climat ailleurs que chez nous. Nous recherchons au départ un esprit, une unité que nous appliquons dans le spectacle, sans pour cela gêner la personnalité de chacun. Dans ce métier, les gens sont égoïstes et seuls. Ils sont, humainement, peu généreux. Nous, nous avons tout mis en commun, absolument tout.

Nous nous répartissons le travail. Quand l'un de nous n'est pas libre pour un gala — car nous exerçons toujours un autre métier — (qui sera peut-être un jour un ancien métier) nous nous arrangeons pour qu'un autre représente notre groupe.

— Et vous vous entendez bien ?

— Oui. Je ne dis pas qu'il n'y a jamais de différend !

— Il n'y a pas de vedette ?

— Non. Bien sûr, tout peut arriver. On ne peut quand même pas clouer quelqu'un, l'empêcher de s'envoler ! Du reste, notre groupe n'est pas composé de personnes inamovibles : il se renouvellera. Peut-être passerons-nous un jour professionnels. Pour l'instant, notre drame est que nous travaillons à l'extérieur. Vous savez, cela ne fait qu'un an que nous sommes ensemble.

Curieuse et attachante communauté de la chanson, dont un lien fragile relie les membres : le respect de la bonne chanson. Il faut avouer que, de nos jours, ce respect-là ne court pas les rues.

Propos recueillis  
par Jacques MOURGEON.







# ET DE BELLES IMAGES...



## RADIO-BEAUREGARD TOUS LES PROGRAMMES...

Pleins feux sur l'Europe Centrale grâce à Yoska Nemeth et son orchestre tzigane qui nous ont réveillés ce matin avec le chant de « l'Alouette ». Si le violon semble avoir été inventé de tous temps pour ces magiciens de l'archet, il semble également que le piano l'a été pour Frédéric Chopin. Et c'est avec Chopin, entre autres, que nous avons passé le début de la matinée. On peut interpréter plus ou moins bien certains grands classiques, Bach, Brahms ne souffrent guère d'un « forte » trop appuyé ou d'un mouvement légèrement trop rapide. Le seul musicien qu'on puisse réellement, profondément trahir, c'est Chopin. Mais jouée par un artiste véritable, quelle musique ! Mozart n'est pas toujours le compositeur « galant », « charmant » dont on a fait une légende. En vérité, maintes de ses pages dégagent une profondeur qu'il faut tenter de découvrir. Beethoven, enfin, avec qui s'achevait cette matinée, a élargi le clavier aux dimensions de l'orchestre. Chopin, Mozart, Beethoven, un tiercé gagnant.

**A 12 h 35**, Mouloudji et Yves Montand se sont partagés l'heure du repas. Mouloudji souvent nostalgique, cache parfois sa violence derrière une sorte de fausse tendresse. Mais c'est aussi le chantre des plus belles amours. Il nous a interprété « Chanson de matelots », « Sur le pont du Nord » et « Me promenant par un matin ». Du très beau disque de chansons populaires françaises qu'a enregistré Yves Montand, nous avons entendu « Chanson du Capitaine », « Le Soldat mécontent », « Giroflé-Girofla », « La Butte rouge » et « Les Canuts ».

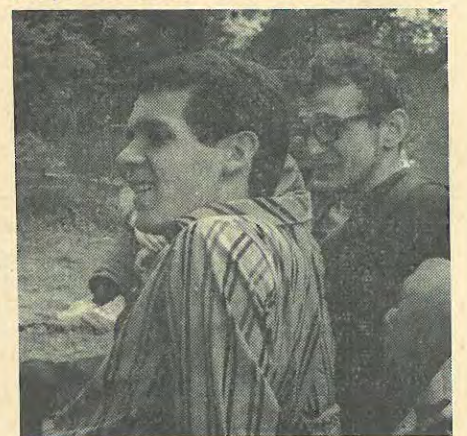
**Ce soir, à 23 heures**, ce sera un grand festival Django Rheinhardt avec ses plus grands succès : « Nuages » — « Swing guitars » — « Le Manoir de mes rêves » — « How High the moon » — « September Song » — « Sophisticated Lady » et une curieuse adaptation du double concerto de J.S. Bach. Django Rheinhardt n'a pas seulement été le très grand guitariste que le monde entier s'est arraché, mais il a également eu le mérite d'être l'un de ceux qui ont fait connaître le jazz en France. Le quintette du Hot-Club de France (où l'on retrouvait Stéphane Grappelly au violon) a été, vers les années 1930-40, un des fleurons du jazz mondial.

**Demain à 8 h 50**, concert par le Modern Jazz Quartet. **A 12 h 35**, chansons de Jean Ferrat.

**A 23 heures** enfin, sélection de musique pour guitare.

**ET DEMAIN CONTACTS AVEC JORIS IVENS — JEAN PAINLEVÉ — ALAIN GAUSSEL — ERNEST BLANCA, CINE-MA, DANSE ET TOUT ET TOUT. ET LE SPORT ET LA PEINTURE...**

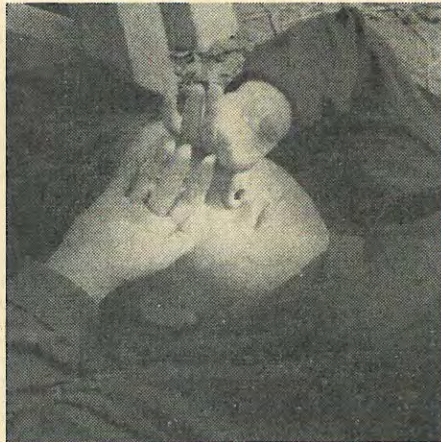
Laurel et Hardy — Bouvard et Pécuchet — Havre et Caumartin — Otis et Pifre — Rott et Rdam — Semper et Gustin. (Rayez les mentions inutiles).



— Allo, Tripar ?  
Votre nom, c'est avec un D ou avec un T ?



Drôle de beau regard !



Activités de cinq à sieste.



Du pain sur la blanche



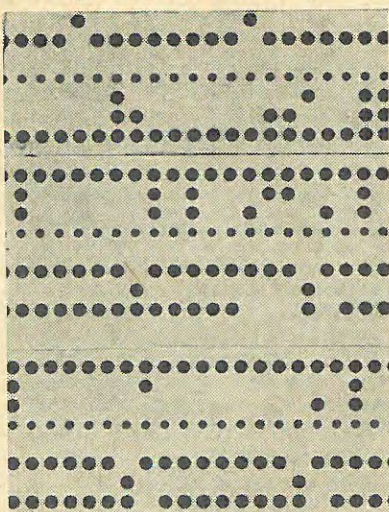
Un beau morceau dans le filet !



En attendant Morot.



« BEAUREGARD 66 » ...DANS LA POCHE  
A l'intention de nos lecteurs qui seraient eux-mêmes des machines électroniques Bull publie ci-dessous et in-extenso le contenu intégral des cinq éditions de « Beaugard 66 ».



## La Corrèze vous parle...

La Corrèze a tenu ses promesses. Ses pétulants délégués se sont faits un devoir de nous abreuver de copie. Moyennant quoi nous les avons abreuvés de bière. Et tout cela dans le plus grand désintéressement.



Lors d'un rassemblement tel que celui auquel nous participons, il nous semble, nous, jeunes Corrèziens, que le moment est venu de nous mieux connaître. « Beaugard 66 » peut nous servir de Bulletin de liaison afin que chacun puisse savoir plus sur la vie, l'organisation et l'animati-

tion des clubs de jeunes dans les régions différentes de la sienne.

Dans ce but, nous allons ouvrir le débat en essayant d'exposer le plus succinctement possible ce qu'est un club de jeunes à Brive-la-Gaillarde.

Créés depuis deux ans seulement, les clubs de jeunes font la joie des Brivistes. Pour le moment, ils sont au nombre de 4, indépendants les uns des autres, chacun d'eux gardant son autonomie. Bien que reliés par un bureau général de jeunes et d'éducation populaire formé de 21 membres : 9 sont élus en assemblée générale, les douze autres sont les représentants des clubs envoyés par ces derniers, ce qui donne la majorité aux jeunes. En tant que représentants du Club de jeunes Es-

tavel-Gaubre, c'est celui-ci que nous connaissons le mieux. L'activité principale est le ciné-club. Nous complétons notre programme par des reportages, des veillées culturelles et des débats. Il en est un qui, cette année, nous a passionnés, c'est celui intitulé « Blanc... Noir... ou homme ?... » Il traitait évidemment du racisme.

Nous croyons toutefois que le problème majeur est le problème financier. En effet, les subventions de la dernière saison étaient environ de 300 F pour l'année. A ces subventions s'ajoutent les cotisations de chaque membre s'élevant à 3 F par trimestre. C'est peu. Afin de pallier ce handicap, nous avons exploité quelques coutumes de la région. C'est ainsi que nous avons

organisé un feu de Saint-Jean auquel nous avons associé une bourriche, une buvette et un bal gratuit avec l'orchestre de notre club. Afin de rendre cette soirée plus attrayante nous en avons accentué l'aspect folklorique grâce à la participation des pastourelles limousines qui se mêlèrent à la foule pour danser la traditionnelle farandole autour du feu. La presse régionale n'a pas caché l'immense succès de cette soirée qui a réuni plus de 3.000 personnes. Les recettes furent en rapport avec cette nombreuse participation.

C'est en souhaitant que ces quelques « bafoilles » vous seront bénéfiques que nous attendons de votre part, camarades de Beaugard, des conseils utiles que vous aura apportés votre expérience.